

Colette Soler

D'où vient la jouissance * ?

Je vais commenter la phrase qui m'est attribuée. Elle est écrite par Lacan, pas seulement parlée, ce qui a son importance. C'est la suivante : « *La jouissance de l'Autre, de l'Autre avec un grand A, du corps de l'Autre qui le symbolise, n'est pas le signe de l'amour.* »

Je me souviens qu'elle a fait grand effet sur l'auditoire lorsqu'elle fut proférée. Pourquoi ?

Si on retient la thèse majeure, la jouissance n'est pas le signe de l'amour, au fond ce n'était pas une nouvelle, et c'est même un vieux problème dans le monde analytique. Qui ne le sait, que la jouissance n'est pas le signe de l'amour ? On peut jouir sans aimer, c'est notoire pour les hommes, mais ce n'est pas moins vrai pour les femmes. En outre, aimer favorise plutôt rarement la jouissance. C'est pourquoi d'ailleurs, quand amour et jouissance vont de pair, on en fait un plat, on parle de « la vraie amour », chère langue française ! C'est Freud qui, le premier, a souligné combien l'amour était même un obstacle à la jouissance, en raison du respect qu'il comporte pour la personne aimée, lequel freine le libre usage de son corps. Il le disait pour les hommes, mais c'est très assuré pour les femmes, qui plus souvent qu'on le dit ne jouissent pas avec l'homme aimé, plutôt parfois même avec d'autres qu'elles exècrent. Donc, tenons pour acquis que l'amour n'est pas la cause de la jouissance. S'il l'était, la jouissance serait le signe de l'amour. La question est donc : d'où vient la réponse de jouissance ?

* Intervention faite à Paris le 14 novembre 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction » Commentaire d'un extrait de la leçon du 21 novembre 1972 du séminaire *Encore* allant de « Je vous laisse donc sur ce lit [...] » jusqu'à « n'est pas le signe de l'amour » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 11).

La jouissance dont Lacan parle là n'est pas n'importe laquelle, c'est celle du coït, celle qui se prend au corps à corps sexuel, comme il l'indique en disant qu'il nous prend au lit, le lit qui est en effet le lieu classique pour ce type d'activité. On ne parle donc pas là simplement de la jouissance pulsionnelle qui, grâce à sa dérive dans le déplacement métonymique, se prend le plus souvent hors du lit, dans toutes les entreprises de l'ambition, dans les plaisirs de la littérature, et des arts, disons toutes les œuvres de la culture, et toutes les formes dites de sublimation.

Celle qui se prend au lit fait problème. C'est un problème clinique à cause de ce que je peux appeler ses caprices, à cette jouissance, car on ne parvient pas à dominer sa cause avec tous les phénomènes permanents ou épisodiques d'impuissance et de frigidité qu'on connaît. Freud l'a tenté, il n'y est pas parvenu. Et ce fut un grand débat dans la psychanalyse de savoir s'il ne fallait pas l'accès de l'analysant à l'orgasme pour qu'une analyse soit dite accomplie. Lacan a mis fin à ces sottises, je crois. Voyez dans cette même page d'*Encore* l'affirmation que cette jouissance est possible mais pas nécessaire, ni même suffisante. Autant dire qu'il était abusif de considérer l'orgasme comme le signe de la bonne santé psychique. C'est aussi un problème théorique et qu'il faut résoudre pour éclairer le problème clinique.

Le problème a été soulevé par Lacan bien avant *Encore*. J'en marque le parcours.

Il y a problème, parce que le langage ne laisse au parlant que la jouissance des pulsions dites partielles que Freud a découvertes chez l'enfant, mais qui est pour tous. Or cette jouissance-là, celle des pulsions, ne conduit pas spécialement vers le corps de l'Autre. Elle se satisfait, je viens de le dire, sans avoir à passer par le sexe. Elle est « la réalité de l'inconscient », a dit Lacan, mais il ajoutait, « vérité insoutenable ». Pourquoi insoutenable ? Justement parce qu'elle ne vise pas le partenaire, au contraire, dans l'activité pulsionnelle, je cite Lacan, « chacun se vise au cœur et n'y atteint que d'un tir qui le rate ¹ ». Ce pourquoi chacun recommence d'ailleurs. La question était donc posée depuis 1964. Si dans la pulsion l'être se vise lui-même, qu'est-ce qui permet de viser un autre partenaire, assez pour aller au lit ?

1. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 310.

En fait il y a là deux questions : qu'est-ce qui fait aller au lit si ce n'est aucune pulsion génitale, et qu'est-ce qui fait qu'au lit la jouissance répond ?

Pour la première question, Lacan a déjà élaboré des réponses avant *Encore*. Dans « Position de l'inconscient » il y faut outre les pulsions une autre condition venue du côté de l'Autre, grand Autre, et spécifiquement de la métaphore paternelle ². Dans « L'étourdit ³ » de nouveau une réponse, qui est dans la même ligne. Elle dit que si l'Autre génère les pulsions, il ne commande à la sexualité que par, je cite, son « passage au signifiant majeur, le phallus », écrit sans majuscule. Donc c'est par son manque que l'Autre conduit au lit. Thèse bien connue des lacaniens.

Si Lacan revient au début d'*Encore* à ce problème de ladite génitalité, c'est évidemment que sa réponse de juillet 1972 ne lui paraissait pas suffisante ou pas suffisamment explicitée.

Je reviens à ma phrase, quand il dit « le corps de l'Autre » il est sûr que c'est le corps de l'Autre... sexe. Et même plus précisément d'une femme pour un homme. La question porte sur le couple hétéro, et du point de vue masculin. Ce n'est pas dit, mais ce qui vient après ne laisse aucun doute.

L'expression la jouissance du corps de l'Autre, en elle-même, est équivoque à cause du « de ». Ça pourrait désigner aussi bien le jouir de ce corps de l'Autre comme objet que, au sens subjectif du de, la jouissance qui vient à ce corps. Mais ce qui suit réduit l'équivoque. Je le déplie. Si ce n'est pas l'amour qui cause la jouissance, Lacan demande d'« où part ce qui est capable, de façon non nécessaire et non suffisante, de répondre par la jouissance du corps de l'Autre ». Il précise alors : ça ne vient ni des caractères sexuels secondaires de la femme, ni de son sexe corporel qui, à l'homme, « ne lui dit rien ». C'est donc clair, Lacan a dit qu'il nous prenait au lit, mais au lit il met un homme et une femme, un couple hétéro, pas un couple homo, et sa question porte sur ce qui répond côté jouissance masculine.

Alors, si cette jouissance masculine ne vient ni de l'amour, ni de l'être du corps sexué, autrement dit si elle ne vient ni du sujet

2. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 849.

3. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 426.

(l'amour, c'est un phénomène du sujet), ni de l'organisme sexué, d'où ça part ?

La phrase de « L'étourdit » permettait de saisir ce qui mène au lit, plus que l'événement de jouissance possible. Elle disait que la condition était le manque dans l'Autre, dont le signifiant est le phallus. Ça ne disait rien sur sa jouissance une fois au lit. C'est la question à laquelle Lacan s'attaque dans cette leçon.

Est-ce que la phrase si courte que je commente nous donne une indication ? Je me tourne vers la partie médiane de la phrase, « [...] de l'Autre, grand A, du corps de l'Autre qui le symbolise ». Symbolise qui ? L'Autre. Il y a donc deux Autres dans cette phrase. Le corps de l'Autre... sexe, corps de la femme, qui symbolise cet autre Autre qu'est le lieu du discours. Évidemment, seul un lecteur de Lacan peut reconnaître dans cet Autre symbolisé par le corps du partenaire sexué, l'Autre comme lieu de la parole impliquant langage et discours, et donc toute la structure.

Première question : un corps qui symbolise l'Autre, est-ce la même chose que le corps lieu de l'Autre dont Lacan a parlé dans « Radiophonie » ? Non. Le corps lieu de l'Autre c'était clairement le corps lieu de la métonymie de la jouissance pulsionnelle, un corps donc dont on peut jouir sans aller au lit. Le voyeurisme en est la preuve, Lacan, lui, prend l'exemple du baratineur dans *Bel ami*.

Alors de quoi jouit-il, l'homme ? Serait-ce moins du corps symbolisant que de cet Autre symbolisé, celui du lieu du discours ? La réponse n'est pas explicitée dans la phrase que je commente, mais elle commence à l'être deux pages plus loin : il ne parvient pas à jouir du corps de la femme en raison de la jouissance phallique. Or, par définition, la jouissance phallique est jouissance langagière, et c'est elle qui permet de jouir de l'organe. Le corps de la femme symbolise l'Autre, et c'est de l'Autre que part la jouissance. C'est pourquoi juste avant Lacan a parlé des rêves que l'on a sur ce lit. Je crois donc qu'avec cette phrase on est sur la piste de la thèse qu'il formulera plus tard, dans *R.S.I.* : vous jouissez de votre inconscient, même au lit, et l'inconscient c'est un nom de l'Autre.

Autres questions que je pose à cette phrase : à quelle condition un corps peut-il symboliser l'Autre ? Le symboliser assez pour que, par son intermédiaire, il y ait réponse de la jouissance phallique de

l'homme, qui est jouissance venue du signifiant ? Y faut-il un corps de femme, ou peut-on l'appliquer à l'homosexualité masculine ?

Il semble bien que dans ses élaborations préalables, en 1958, Lacan ait répondu oui. Souvenez-vous : parlant de la femme, il disait, c'est l'absence de pénis qui la fait phallus. Et avec ça, on aurait pu demander déjà : comment alors situer l'homosexualité masculine ? Heureusement, dans les mêmes textes de 1958, quelques indications de Lacan donnaient déjà une direction. Lacan expliquait comment la présence d'un pénis – réel quand le partenaire est un corps d'homme (il faudrait là relire tout le commentaire consacré au couple Alcibiade-Socrate), et même postiche quand il s'agit d'un corps de femme – n'empêchait nullement que ce corps ne symbolise l'Autre du manque phallique.

Autre question, et de taille, peut-on maintenir quand on arrive au séminaire *Encore* ce que Freud a postulé avec son Œdipe et Lacan avec sa métaphore paternelle, à savoir que le Père œdipien est le régulateur de ce que Lacan nommait autrefois pour chacun « l'assomption de son sexe », *via* ce que l'on a d'abord appelé les identifications sexuelles, et que l'on nomme maintenant la sexuation ? Mais cette question nous entraînerait trop loin du texte auquel nous avons décidé de nous tenir.